

## On patine...

Les gelées se faisaient plus fortes. Et puis longtemps déjà le bétail se gouvernait dans les écuries d'où il ne ressortirait qu'au printemps. Les forêts d'étaient dépouillées jusqu'à la nudité complète. La terre avait pris une couleur jaune paille. Chaque matin il y avait du givre sur les champs et sur les arbres qui ne le perdraient qu'aux premiers rayons du soleil. Et puis pendant une semaine complète, au début du mois de décembre, il fit plus froid encore. Les petits lacs, les Cruilles, et puis bientôt le lac Ter, gelèrent. C'était le beau temps d'avant Noël, avec la perspective heureuse de cette fête et des vacances qui la suivent.

Les Cruilles sont tout près du village, à cinq cents mètres à peine. Elles offrent la surface d'une grande patinoire parmi les joncs et quelques arbres et buissons qu'il y a là. La glace y était dure, pas très épaisse certes, mais solide quand même. Rendus là-bas avec nos patins à vis que nous fixions à nos gros souliers de ski, assis sur les bords herbeux, les premiers pas n'étaient pas vaillants, car ça craquait de toutes parts.



On patine au lac Ter. Photo prise par Raoul Meylan tout en promenant son chien berger allemand.

quait de toutes parts. Mais nous irions vite partout, même dans les coins les plus inquiétants où sous la glace affleurent les grands nénu-phars.

D'autres enfants arrivaient encore, qui faisaient pour finir une puissante bande. Certains jouaient au hockey, d'autres dont je faisais partie, partaient plutôt à l'aventure sur l'étang gelé qui offrait d'étranges raccourcis. Car en été pour en faire le tour, nous devions prendre assez large pour éviter les surfaces trop spongieuses. Sur la glace où nous allions se découvraient de petits passages entre les joncs. Les Vyffourches se profilait au couchant. Un train passait. En direction du village sont les Grayets, une éminence ronde qui cache toute vue de ce côté-là. Des corbeaux volaient dans le ciel gris et s'abattaient sur les champs de la Cabinette. Avec le jour qui descendait, revenait un froid plus vif. Je devais me couvrir comme il faut les oreilles que j'avais particulièrement délicates, étant même sujet aux otites qui m'en firent baver en mon enfance, je peux vous l'assurer. Le tout soulagé avec du baume tranquille appliqué, vert et odorant, avec un coton de ouate derrière les oreilles. Puis, quand l'intérieur s'infectait, que je ne pouvais plus dormir, le côté douloureux écrasé contre l'oreiller pour tenter d'atténuer la souffrance, à grand renfort de piqûres de pénicilline. C'était la sage-femme du village, la Titine, la femme à Bedouille, qui venait me les faire le soir. Pour me consoler, après la piqûre, ma mère me donnait un fondant.

La laine givrait. Nous avons tourné cent fois autour de l'étang qui perdait toute sa brillance de tant de traces qui se recoupaient à l'infini. Déjà certains partaient faire leurs leçons. Pour nous aussi l'ardeur s'estompait. La perspective d'une chambre chaude, d'un bon livre à lire et du souper qui se rapprochait ne nous laissait plus tranquilles. Alors nous rentrions.

Là-bas, derrière les collines, plus loin que les Vyffourches, les enfants du Lieu et du Séchey, eux, patinaient au lac Ter qui est beaucoup plus grand et qui donne sur un paysage plus vaste, avec l'église dont le clocher apparaît au couchant. Mais le plaisir restait le même. Et sur tout ça planait déjà l'ombre bienheureuse de Noël.

\* \* \*

## LES CRUILLES ONT GELE

Fin novembre, début décembre. Le temps s'était singulièrement refroidi. Chaque matin les arbres et les champs se retrouvaient blancs de givre. Les dernières feuilles étaient tombées depuis longtemps, et les oiseaux migrateurs s'en étaient tous allés. Il ne restait que nos corneilles et nos moineaux, fidèles à une nature devenue hostile. La terre se durcissait et dans les bois et les champs, là-bas, au-delà du village, régnait un silence impressionnant. Les derniers jours qui précèdent l'hiver. Choses et sensations dont nous n'avions bien sûr pas vraiment conscience; car pour nous autres enfants, il y avait surtout l'école où s'égrenaient les heures longues d'une année qui allait se finir.

Et puis un jour l'un d'entre nous, qui était allé traîner là-bas entre midi et une heure, nous avait dit à la rentrée: les Cruilles sont gelées, la glace est bonne. Joyeuse et grande nouvelle. Mais qu'elle nous tarda la sortie, cet après-midi-là!

Celle-ci venue, chacun vite était aller chercher ses patins. Les miens comme toujours se trouvaient au galetas, oubliés dans un coin que naturellement ma mère me rappela. Ce n'était pas encore, pour la plupart d'entre nous, des patins de hockey, mais des patins à vis que nous fixions simplement sous nos gros souliers de ski. Derniers vestiges d'une époque ancienne et révolue où

le sport n'était pas aussi gourmand.

Nous nous étions donc rendus aux Cruilles gelées. Le sol craquait sous nos gros souliers qui laissaient leur trace dans le givre épais, celui-ci accumulé sur les terres humides de ces lieux où les dernières herbes avaient été mal pâturées par le bétail qui préférait celles plus courtes des bons champs.

Nous étions arrivés. Déjà certains glissaient sur la surface parfaitement lisse de l'étang. La glace n'était pas très épaisse. Cela se voyait au trou qui avait été fait dans le bord par un gamin ou par Edgar, le pêcheur qui était alors responsable du patinage des lacs. De quelques centimètres seulement. Mais solide malgré sa finesse relative.

Nous nous étions assis sur la rive où le sol tassé laissait moins de givre. Et nous les avions fixés sous nos gros souliers de ski, ces patins d'autrefois, et servis à mort avec la clé à ailettes qui hors saison restait attachée à eux par une grosse ficelle. Et puis hardi, la voilà la glace, la belle et merveilleuse glace que nous avions tant attendue. Si lisse et si dure que les lames souvent mal aiguisées peinaient à la mordre. Mais nous n'allions pas faire de grandes et gracieuses arabesques, nous autres nous nous contenterions de simples va et vient faits à grandes piochées d'un bout à l'autre de l'étang.

Les grands, eux, avaient tout de même je le crois des patins de hockey. Ils ne s'étaient pas élancés qu'ils organisaient déjà un match. La rage du jeu les possédait ceux-là. Pas comme moi qui préférais aller seul sur la pleine surface ou dans les bords, parmi les petits passages qui courent entre les joncs et les roseaux. Et où je retrouvais parfois des massettes qui n'avaient pas pu être cueillies l'été et dont quelques-unes s'effilochoient en particules blanches très légères qui collaient aux habits.

Les Vyffourches se profilait au-delà, dans le couchant. Une paix douce et triste d'arrière-saison enveloppait ce paysage gris et noir d'apparence universelle. Un train passait pas très loin, le long de la Combe, toutes fenêtres allumées. C'est qu'il allait bientôt être l'heure de rentrer au village qui était là-bas, par delà les prairies givrées dont le sol et les morceaux de fumier étaient durs comme de la pierre.

\*\*\*\*\*

## ON PATINE SUR LE LAC DE JOUX

En fin d'année, trois semaines ou un mois après les Cruilles qu'une première neige avait rendues impraticables, les grands lacs gelaient à leur tour. Ça commençait par le lac Brenet, à la Tornaz où il n'y a pas grand courant d'eau. Ça progressait ensuite vers le village, laissant néanmoins toujours une vaste surface d'eau libre que retrouvaient toutes les poules d'eau de la région.

Mais le lac Brenet ne nous voyait pas souvent. Le mythe d'une mauvaise glace due à la présence d'entonnoirs pourtant depuis longtemps murés perdurait même pour nous autres du coin. Il faut dire que pendant ce temps le lac de Joux lui aussi avait pris de toute son immensité. Des froids de canard de cinq jours et cinq nuits avaient fait une glace magnifique que les gardes du lac auscultaient chaque matin. Une ou deux nuits encore et allait arriver notre vrai cadeau de fin d'année, un lac de Joux gelé et patinable.

Voilà... c'est un dimanche. Le froid est vif. Le paysage givré. Nous prenons le passage sous-voie pour arriver aussitôt au lac de Joux. Celui-ci étalé dans sa splendeur glacée où vont et viennent déjà peut-être mille personnes. Nous nous asseyons sur un bateau renversé ou sur la caisse à poissons d'Edgar, et nous les fixons, ces patins d'argent! Et hop, la voilà

à nouveau la glace qui aujourd'hui est un miroir parfait sur lequel nous traçons avec ivresse nos plus belles courbes. Quelle sensation, mes amis, que celle qui nous est ainsi offerte si généreusement.

Et le lac de Joux gelé craque parfois de toute son énorme masse. C'est la glace qui réagit aux différences de température, qui se détend ou qui se retend suivant l'heure de la journée. Nous patinons. C'est une sensation unique que d'aller si vite et si facilement. D'un pas nous glissons de dix mètres, même avec de vieux patins. Nous sommes hors du temps et de ses contingences ordinaires, loins des soucis, avec un paysage tout nouveau qui se découvre. Le Pont est devant nous, en arc-de-cercle, avec son église perchée parmi les rochers. Là-bas, c'est le village de l'Abbaye, avec sa tour, et puis c'est la longueur étonnante du lac, avec à l'occident les roches qui nous dominent, couronnées de leurs grands sapins givrés.

Le lac aujourd'hui est devenu le centre du monde où se croisent des gens venus de partout. Certains tiennent des luges, d'autres se donnent le bras. Il y a des groupes, des patineurs isolés qui vont les mains dans le dos, à l'ancienne. Des silhouettes sont proches, d'autres lointaines, points noirs minuscules apparus presque à l'horizon. L'air est si vif qu'il nous glace les oreilles même au travers de nos bonnets de grosse laine.

Et nous piochons à coeur joie sur cette surface verte, presque noire où par endroits nul encore n'a passé. Cet après-midi nous voulons aller jusqu'au Rocheray. A notre droite est la prise d'eau près de laquelle la glace est dangereuse. Plus loin une grande crevasse a zébré le lac dans toute sa largeur. Sur la rive dont nous ne sommes pas loin, il y a parfois la cabane d'un pêcheur. Les patineurs se font moins nombreux en ces lieux sauvages. La foule que nous laissons derrière nous se perd dans une petite brume qui traîne à la surface du lac. Il faut du temps pour aller si loin. Notre technique imparfaite nous y mène cependant peu à peu. Car voici qu'apparaît après une bonne heure le patin peint en noir sur le rocher de la rive, et que des patineurs de l'autre bout se font voir. De l'autre côté, sur la rive orientale, il y a ceux des Bioux.

Mais peu à peu nous sommes las de progresser ainsi, surtout nous les plus jeunes qui avons ressené nos patins au moins trois fois. Alors c'est le retour. Et le crépuscule descend sur ce monde glacé où le soleil est devenu une grosse tache rouge et imprécise dans un ciel voilé. L'air se fait plus vif encore. C'est un long retour. Des craquements puissants naissent de la glace qui rétend. Tout au fond, en ce là-bas où nous allons, il y a moins de patineurs. Car c'est

déjà le reflux, vers les voitures, les restaurants peut-être, et plus tard vers les maisons bien chaudes. Mais voici enfin à nouveau le Pont, face au lac magnifié par cette glace unique. Et puis bientôt notre base de départ, le bateau gris retourné. Avec les clés à ailettes que nous retirons des poches de nos pantalons norvégiens, noirs avec des fermetures éclair difficiles à tirer, nous dévissons nos patins. Alors la terre ferme offre une sensation bizarre. De solidité certes, mais en même temps de lourdeur, et qui fait comme une ivresse de notre fatigue intense.

Le rêve est fini, et pour une année peut-être. Car qui sait si après le froid extrême de ces derniers jours, avec des vingt degrés au-dessous de zéro toutes les nuits, il ne va pas pleuvoir ou neiger demain ?

Le village est retrouvé dans un petit brouillard glacé qui flotte à mi-hauteur. Là-bas dans le haut, à côté du collège, est notre grande et bienheureuse maison, avec sa chaleur, avec nos pantoufles et nos livres, et sans doute bientôt sur la table, le café qui fume, les tartines et le vacherin !

F I N